

San Francisco est une cité épatante. Le climat, les langoustes, le *Golden Gate*.

Les couples de filles qui convolent et les garçons qui s'aiment. Le tout bercé par les chants de Noël entonnés à pleins poumons dans les tramways par les bénévoles de l'Armée du Salut coiffées de leurs drôles de cornettes.

Vous avez aussi les maisons de pêcheurs, retapées, étagées sur les plages de Sausalito ou de Presidio avec le Pacifique qui leur lèche les pieds. Le soleil qui se lève et se couche sans aucune modestie et sert de toile de fond aux phoques et aux chiens de mer qui en font un max pour vous distraire.

Mais San Francisco est à l'Ouest. Et au bout d'un moment, à force de contempler les morphologies canon des filles et les épaules musclées des mecs — selon vos goûts —, vous trouvez le temps long.

Parce qu'à l'Est où il fait un froid de loup la moitié de l'année, une chaleur à crever le reste du temps, une pollution à vous rendre mutant et où, pour une turne mal chauffée, vous payez le loyer d'un palais vénitien, à l'Est : vous pensez.

Donc, un matin parmi tant d'autres, et alors que Nina vaquait encore dans la salle de bains, j'eus la brusque nostalgie de Boston.

Vous connaissez Boston la snob, la provinciale ? Ses maisons en bois peint alignées de chaque côté de sages petites avenues, ses bibliothèques, ses théâtres, ses cinémathèques, son Philharmonie Orchestra que dirigea Charles Munch, ses terrasses de café où les Bostoniens, convaincus d'être les seuls à posséder un cerveau qui ne baigne pas dans le Coca-Cola, commentent la marche du monde, ses familles patriciennes qui comptent parmi les plus anciennes du pays, son hypocrite puritanisme qui lui relève le menton et lui voile les yeux ? Bref, les yeux perdus sur l'horizon, un matin j'en ai eu marre.

— Nina, ma divine, appelai-je, que dirais-tu de rentrer à Boston ?

Il y eut d'abord un temps de latence, puis le clapclap de talons sur le bois. Et Nina apparut.

— Tu sembles oublier, très chère, que si nous sommes ici, c'est en très grande partie grâce ou à cause de toi.

Nina est argentine, et elle partage avec les machos de son pays un très vilain caractère.

— De plus, poursuivit-elle, ça m'étonnerait que ton copain Goodman soit ravi de te revoir.

Je me suçai l'ongle du pouce et réfléchis à la pertinence de cette remarque.

Pendant ce temps, Nina s'était habillée d'une robe de soie écarlate ramagée de feuilles bleu indigo, chaussée de sandales à double patin dans les mêmes tons et, ainsi parée, s'appêtait à dispenser dans les oreilles attentives des étudiants de Berkeley son savoir juridique.

Je soupirai en hochant la tête. Depuis la révolution des fleurs de 70, les professeurs d'université avaient changé de look. Surtout à Frisco.

— Mais toi, insistai-je, ça te dirait ?

— Pas vraiment.

— À cause ?

— De différentes choses dont, si tu veux bien, je t'entretiendrai ce soir, car pour l'instant il faut que je file.

Elle vint m'embrasser, me caressa la joue du bout de ses longs ongles carminés, et gagna sa petite jeep décapotable qu'elle fit démarrer sur deux roues comme chaque matin.

Moi, j'achevai mon jus d'orange en regardant cet océan qui commençait sérieusement à me taper sur les nerfs, puis je me préparai et m'apprêtai à mon tour à me rendre à mon boulot au *San Francisco News* où je tiens la rubrique judiciaire.

Mais avant, je décrochai le téléphone et composai un certain numéro à Boston.

— Allô ? me répondit une voix masculine mais séduisante.

— Lieutenant Goodman ?

— Oui...

— Sandra Khan à l'appareil...

Un flottement nettement perceptible, puis :

— Bonjour, Sandra.

— Bonjour, lieutenant.

— Qu'est-ce qui me vaut le plaisir ?

— Oh, l'envie d'entendre une voix avec un accent yankee... Comment allez-vous ?

— Bien, depuis que nous nous sommes croisés à l'aéroport de Paris. Et vous ?

— Mon reportage sur leurs présidentielles m'a emmerdé un maximum, en plus, leurs hommes politiques sont très snobs.

— Et la gastronomie ?

— C'est tout ce qu'ils ont conservé de leur charme. — Vous me semblez dure avec nos alliés.

— Vous connaissez la pensée d'un de leurs hommes célèbres : « Protégez-moi de mes amis, mes ennemis je m'en charge » ?

Il eut la politesse de rire et enchaîna :

— J'approuve, mais à part le plaisir d'entendre l'accent

de la Grosse Pomme, qu'est-ce qui vous a donné l'envie de me téléphoner ?

— Comment va votre mère ? répondis-je, jésuite. Je l'entendis sourire à l'autre bout.

— Eh bien, depuis qu'elle a failli se faire assassiner à Paris et que j'ai eu l'opportunité de la sauver, elle me considère presque comme un adulte. Nous nous étions en effet rencontrés quelques mois auparavant à l'aéroport d'Orly, lui revenant aux Etats- Unis, moi en arrivant¹.

— C'est le paradis, alors.

— On y arrive ; et vous, comment allez-vous ? — Moi ? très bien. Ça baigne.

— Le boulot, les amours...

— Tout baigne.

— Alors... pourquoi ce coup de fil ?

Je me mordis l'intérieur des joues. Je déteste demander une faveur, surtout quand je n'ai rien à offrir en échange.

— Je... voulais savoir... comment ça allait à Boston... Je l'entendis encore une fois soupirer.

— Vous n'y avez pas laissé des amis qui pourraient vous renseigner ?

— Si... si... heu... je me demandais aussi... si j'avais envie de revenir... si... ce serait possible... Enfin dans quelque temps.

Il prit son temps avant de nie répondre.

— Pourquoi pas ?

Je ne savais plus quoi dire. Il jouait avec mes nerfs, le beau Sam, mais c'était de bonne guerre, bien dans nos rapports. Moi j'avais les blancs et lui les noirs, ou vice versa, parce que de toute manière le but final était de se mettre mat.

— Vous parlez sérieusement ?

— Pourquoi pas ? répéta-t-il.

Bon, fallait en finir, sinon notre conversation allait me coûter le prix d'un repas au Del Monico.

— Vous croyez toujours que j'ai tué Latimer² ?

— Évidemment.

Là, il n'y avait pas eu de blanc. Dans la foulée il m'avait répondu, mon détective.

— Ah bon, répondis-je avec esprit.

— Mais le problème n'est plus là, n'est-ce pas, Sandra ? J'habite une jolie petite maison en plein centre-ville avec un vrai jardin où je me ferais un plaisir de vous faire goûter mes spécialités culinaires.

¹ Cf. du même auteur, *La mort quelque part* (éd. Viviane Hamy, 1995).

² Cf. du même auteur, *Un été pourri* (éd. Viviane Hamy, 1994).

— Ah... bon... c'est gentil, Sam... je... je suis ravie de vous avoir parlé... Nina le sera aussi de savoir que... vous allez bien...

— Vraiment ? Faites-lui mes amitiés à la belle Nina.

— Je n'y manquerai pas... je... alors, peut-être à bientôt...

— Mais oui... Vous savez, Sandra, la vie apprend qu'on ne sait rien... et que chacun fait comme il peut. On a raccroché ensemble et je suis restée un moment à me répéter ce que je venais d'entendre.

Puis j'ai sauté dans ma Golf et j'ai filé au canard où je suis arrivée en retard pour la séance du comité hebdomadaire de rédaction.

— Excusez-moi... excusez-moi... impossible d'avancer ce matin... ai-je marmonné en dégageant une place.

Les autres n'ont rien répondu parce qu'eux non plus n'habitent pas dans l'immeuble du *San Francisco News*, et qu'ils étaient à l'heure.

— Assieds-toi, m'a dit « Woody », le rédac' chef. Toute

On était dix-huit comme à chaque fois. Treize mecs et cinq nanas.

— Bon, a continué « Woody » en soupirant, comme vous le savez, la Marina a déposé plainte contre nous dans l'affaire de la bétonisation anarchique du front de mer dénoncée par nos excellents collaborateurs, Burt Dusser et Ken Bradley, ici présents. Mais on s'en tape parce qu'on a un dossier... béton, a continué finement Woody, qui ne s'appelle pas Woody, mais Salvatore H. Finley Pereppi, rital pur jus, rebaptisé Woody parce que contrairement au cinéaste il possède autant d'humour qu'une clé anglaise.

Ça a duré sur ce ton un petit quart de siècle, et puis Woody s'est tourné vers moi.

— Dis, ma poule, ton reportage sur les enfants tabassés et les trisomiques violés, c'est terminé ?

— Ouais, et merci du tuyau, je me suis éclatée ! ai-je grincé.

— Formidable ! T'aimes le désert ?

— S'il y a du shopping à faire.

— Le désert de Mojave, Grand Canyon, Colorado River, la vallée de la Mort, tu connais ?

— J'ai vu ça sur des pubs.

Woody eut un rire sardonique.

— Considère-toi comme engagée dans l'affaire criminelle la plus ténébreuse depuis celle de Charles Manson... Il y eut des ricanements autour de la table.

— Expliquez.

— Ça va faire un an ou deux que des voyageurs disparaissent dans le désert en se rendant à Vegas. Au début, la police locale a laissé courir parce qu'il s'agissait

essentiellement de va-nu-pieds, de suceurs de cannabis et autres. Mais on a eu d'honorables familles qui ne sont jamais arrivées à la cité de l'Eldorado, alors qu'on les y attendait. Deux, en fait. Deux fois trois personnes. Tu piges ?

— Les ovnis ? demandai-je dans un soupir.

— On y a pensé, d'ailleurs certains y pensent toujours. Mais on se demande aussi si ce ne serait pas tout bonnement des futés qui auraient trouvé un moyen facile de dévaliser les cousus de dollars avant qu'ils ne les dépensent avec les bandits manchots.

— On a retrouvé des corps ?

— Que dalle !

Je fis une grimace. Est-ce que Woody s'imaginait que j'allais parcourir avec une pelle l'un des coins les plus pourris du monde pour y dégoter des squelettes ?

— Tu vois un peu l'histoire, ma grande chérie ? sourit Woody.

— Pas du tout, répliquai-je avec aigreur.

— Mais si, mais si, tu vois ! et tu frétilles d'excitation, je le sais...

— Bon, qu'est-ce que je dois faire, Woo... heu... patron ? — Tu pars demain et tu nous rapportes l'enquête la mieux torchée de toute l'histoire de notre foutu canard ! — Demain ! Et pour combien de temps ?

— Jusqu'à ce que tu touches tes billes 1 Compte une quinzaine.

Je suis rentrée chez moi vers cinq heures, et j'ai siroté un dry en surveillant les ébats des phoques jusqu'à ce que Nina revienne.

Il y avait un formidable coucher de soleil qui a presque été éclipsé par Nina qui est arrivée dans le même état de fraîcheur où je l'avais vue partir le matin.

— Dis-moi comment tu fais, fleur des tropiques, ai-je demandé en l'embrassant, pour qu'après une journée de labeur à 90° F, tu sembles droit sortie de ta salle de bains ?

Elle s'est contentée de hausser ses épaules dorées et de finir mon verre avant de nous en préparer deux autres.

Elle s'est installée sur le transat à côté du mien, a pris ma main dans la sienne, et a dégusté son margarita en regardant les phoques avec moi.

On finissait par les connaître, on leur avait même donné des noms. Il y avait le gros John qui n'avait pas de pot avec ses femmes, Marilyn, que nous aimions bien parce qu'elle jouait comme une folle avec sa copine Gaby, et bien d'autres encore.

— Comment s'est passée ta journée ?

— Pas mal. Ils veulent que j'aille à Columbia faire une conférence sur les droits des femmes en pays d'Islam.

— Tu fais dans la science-fiction ?

Elle sourit en me pressant la main.

— Et toi ?

Je vidai mon verre.

— T'as entendu parler du désert de Mojave, du Grand Canyon... Death Valley ?

— Bien sûr, pouffa-t-elle.

— Eh ben, on m'y envoie.

— Tu vas faire un reportage sur les serpents les plus venimeux du monde ?

— Ah bon, ils sont très venimeux ?

— Pas autant que les serpents marins, mais quand même...

— Non, pas de serpents, des disparitions de touristes dans le désert.

— Ah ? C'est pour quand ?

— Je pars demain.

Elle redevint sérieuse et termina son verre en une lampée.

Nina a horreur des séparations. Elle a l'impression d'être volée. Le temps lui appartient. Le sien comme celui des gens qu'elle aime.

— Combien de temps ?

— Une petite quinzaine.

— Sans revenir ?

— Je ne sais pas.

Elle se releva d'un bond. D'un coup, les amours de Marilyn et Gaby et les pitreries de Gros John ne l'amusaient plus.

— Je vais faire le dîner.

Elle a préparé un poulet au paprika hot avec du riz et des tranches de mangue qui était tout bonnement succulent.

On a mangé sur la terrasse en laissant doucement la nuit nous envahir. On a pris un dernier drink et elle a disparu dans la chambre en laissant tout sur la table. Comme elle avait allumé, j'ai vu se dessiner sa silhouette nue en contre-jour. Elle m'a fait un signe de la main et je suis allée la rejoindre.